Le Politiqve Bvrlesqve Dedie A Amaranthe

LE POLITIQVE BVRLESQVE DEDIE' A AMARANTHE.

Par S. T. F. S. L. S. D. T.

A PARIS,

M. DC. XLIX.

LE POLITIQVE BVRLESQVE DEDIE' A AMARANTHE.

RETIRE-toy Muse follastre,
Ne me parle plus de m'ébattre,
En cette maudite saison
N'attends point de moy de chanson.
Ie veux raconter les miseres,
Arriuées pendant ces guerres,
Causées par vn Estranger
Incapable de Gouuerner.
Laisse moy donc petite badine,
Auecque ton humeur Cyprine,
Exhaler vn peu la douleur
Qui me serre si fort le cœur.
Loin de moy toute mignardise,
Et cette belle friandise
Dont ie composois mes discours
Pour faire entendre mes amours.
Adieu veine si rauissante
Qui fit souspirer Amaranthe,
Contre sa resolution
De viure sans affection.
Esloigne toy Muse fidelle,
Ne me dy point que cette belle,
Voulust au temps des trahisons
Receuoir aucun de mes dons.

Quitte moy ma douce memoire
Et ne m'oblige point à croire,
Qu'en ce temps si mal-heureux.
Ie puisse deuenir heureux
Ne me flatte point ma nature
De l'espoir de quelque auanture:
Car ie sçay bien qu'vn ignorant
Fait souuent plus qu'vn trop sçauant.
Fuys, fuys de moy, aymable idée,
Tousiours presente à ma pensée,
D'autres objets troublent mes sens
Qui ne me sont pas si plaisans.
Faut-il entretien agreable,
Que j'ayme plus que bonne table,
T'abandonner pour vn iamais
Si Dieu ne nous donne la paix?
Quoy donc, ma charmante Maistresse,
Pourray-je bien dans ma tristesse,
Te representer vn tableau,
Qui n'a rien de bon ny de beau?
Pourray-je bien icy d'escrire,
Ce qui nous empesche de rire:
Non, ma foy, ie ne puis rimer,
Voyant tant de monde pleurer.
Ie n'ay pas assez d'artifice,
Pour dépeindre icy la malice,
De nos Ministres inhumains
Qui contrefont les Souuerains.
Toutesfois ie ne sçaurois taire,
L'estat present de ma misere,
N'en déplaise au CARDINAL,
Pourquoy nous fait-il tant de mal?
Pardonne-moy chere Amaranthe,
Mon ame n'estant pas contente,
Agrée ce petit present
Sans penser que ie suis Amant.

Tu

Tu y verras comme j'eſpere,
Les mouuemens de cette guerre,
Et ſur tout l'iniuſte rigueur
Qui me priue de ta douceur.
Ie ſçay bien qu'vne autre entrepriſe,
Aſſaiſonnée de ma franchiſe,
Euſt eſté plus propre à ton gouſt;
Mais quoy! l'on nous oſte tout,
Iuſques aux moyens d'exprimer
Ce bel art qui te fait aymer.
Ie te prie rare Merueille,
De vouloir preſter ton oreille,
A ce diſcours remply de feux,
Non pas de ceux d'vn Amoureux:
Mais de tout vn peuple Chreſtien,
Qui pialle pour auoir ſon bien,
Ou pluſtoſt pour ſauuer le reſte,
A fait publier vn Manifeſte.
Mais tout cela n'empeſche pas,
Qu'on ne le veüille mettre à bas,
Soit par armes ou autrement,
On veut que noſtre Parlement
Authoriſe cette iniuſtice,
Et qu'il boiue dans le calice.
Celuy qui eſt Tuteur des Roys,
Et le protecteur de nos Loix,
N'a pû vaincre par remonſtrance
La Maiſtreſſe de la Regence:
Et pour ſe mettre en ſeureté,
Il a donné la liberté
A tous les priſonniers d'Eſtat
Pour deffendre ſon Magiſtrat:
Il a fait prendre auſſi les armes,
A tous nos braues Genſd'armes.
Pour deliurer la pauure France
Des deſſeins de ſon EMINENCE:

Cependant le peuple murmure,
Voyant que cette guerre dure:
L'vn dit tout haut qu'on le trahit,
Sans vouloir eſtre contredit:
L'autre que le pain eſt ſi cher,
Qu'il n'en ſçauroit plus achepter.
Vne autre crie que pour la viande,
Il faut payer ce qu'on demande,
Que toutes choſes ſont ſans prix,
Dans la grand' Ville de Paris.
L'autre va dire à ſa voyſine,
Qu'il n'a ny blé, ſon, ny farine,
Et qu'il ne ſçait où s'adreſſer
Pour tous ſes meubles engager.
Vn autre qui a la panſe vuide,
S'eſgueule comme vn crieur d'huiſtre,
Peſtant contre la male-faim,
Quand il ſe voit manquer de pain:
Son compagnon qui a le cerueau,
Plus plein de vin, que n'on pas d'eau,
(Car, graces à Dieu, nous ne manquons,)
De ce bon jus des Bourguignons.
Dit que c'eſt faute de Police,
Blaſmant Meſſieurs de la Iuſtice.
I'en vois vn autre tout furieux,
Criant tout haut qu'il vaut bien mieux,
Mourir les armes à la main,
Que d'eſtre vaincus par la faim.
Son camarade le colere,
Qui ne peut porter ſa miſere,
Menace d'vn embraſement,
Si l'on n'y pouruoit promptement.
Son voiſin qui n'a plus que mordre,
Demande pas mieux que deſordre,
Croyant de ſimples villageois
Deuenir Monſieur le Bourgeois.

Enfin comme cette canaille,
Ne cherge qu'à faire ripaille,
Voicy vne troupe d'eſpions,
Qui ont de bonnes penſions,
Se couler auec adreſſe,
Au milieu de cette preſſe.
Pour accroiſtre cette rumeur,
Ils parlent auecque douceur,
Ils leur font croire qu'on les trompe,
Pour leur faire perdre la honte,
Et tout le reſpect qui eſt deu,
Aux gens de cœur & de vertu.
Voyans de la diſpoſition,
Pour eſmouuoir la ſedition,
Ils les appellent camarades,
Pour faire eſclatter leurs brauades;
Ils leur promettent encor les biens,
De tous nos vertueux Citoyens;
Et de par ſon EMINENCE,
Vne authentique Indulgence,
Qui effacera tous les pechez,
Tant des viuans que trépaſſez.
Ainſi cette troupe mutine,
Qui s'échauffe quand on l'anime,
Eſtoit ſur le poinct de donner,
Qu'auſſi-toſt on void arriuer,
Vn ſi merueilleux Conuoy,
Chacun criant viue le Roy,
Viue le Parlement Auguſte,
Qui ne veut rien paſſer d'iniuſte.
A l'arriuée de ce conuoy,
Tout le monde demeure coy.
Voyla comme tout ſe paſſa,
Puis le peuple ſe retira,
Vn chacun reuint au logis,
Chargé de pain, ſoit blanc, ou bis,

Il n'importe quel qu'il puiſſe eſtre,
On ne peut pas touſiours bien eſtre :
Pourueu qu'on ait dequoy gruger,
L'on peut viure ſans grand danger.
Mais à propos de ces eſpions,
Qui ſe confioient en leurs talons,
Lors qu'ils penſoient de faire gille,
On les meine à l'Hoſtel de Ville,
Et là ils ſont mis en priſon,
Comme perſonnes de renom,
Attendant que Dame Iuſtice,
Les abandonne au ſupplice,
Ou autre moindre punition
Qui reſponde à leur action.
Mais laiſſons-là ces miſerables,
S'entretenir de leurs ſemblables.
Allons faire vn tour par la Ville,
Où chacun à ſon gré babille,
Des affaires du temps preſent
Sans demander or ny argent.
Il n'en couſte rien pour entendre,
Chacun en prend ce qu'il peut prendre,
Et l'on s'en reuient bien ſouuent,
Auſſi ignorant qu'auparauant.
Ceux qui veulent voir quelque choſe,
Soit en vers, ou bien en proſe,
Ils payent deux liards du cahier
Sans en rabattre vn ſeul denier.
Les Imprimeurs font leur profit
Des pieces qui ont le debit :
Les Colporteurs vendent leur peine,
Courans touſiours la pretenteine.
Ie les appelle chanſonneurs,
A cauſe qu'ils ſont grands piailleurs,
Auecque leurs longs preambules,
Ie les trouue ſi ridicules,

Qu'ils

Qu'ils me font tous mourir de rire,
Ne ſçachans ce qu'ils veulent dire:
Ils crient comme des perdus,
Sans pouuoir eſtre entendus:
Ils ont touſiours la gorge pleine,
Iuſques à tant qu'ils ſont hors d'haleine.
Ainſi comme ils eurent paſſé,
Regardant d'vn autre coſté,
I'entendis bien d'autres clameurs,
Meſſageres de grands malheurs.
Cela me ſurprit grandement,
Sans ſçauoir pourquoy, ny comment.
Ie meditois deſia la fuite,
Apprehendant quelque pourſuite,
Ou que l'ennemy fuſt entré,
Qui m'euſt trouué tout deſarmé.
Alors vn homme fort honneſte,
Sans chapeau, ny bonnet en teſte,
Me dit, Monſieur, aſſeurez vous,
Vous eſtes eſloigné des coups.
Qu'eſt-ce donc, diſ-je, cher amy?
Pourquoy, ce grand Chariuary?
Il me reſpond ſont gens des champs,
Qui ſe plaignent du mauuais temps:
Là deſſus nous nous ſeparons,
Camarades comme Cochons:
Il va d'vn coſté, moy de l'autre,
En me diſant ſeruiteur voſtre.
Auſſi-toſt ie m'approchay d'eux,
Pour entendre leurs cris piteux,
A voir leur contenance auſtere
Ie iugeay bien de leur miſere:
Mais à les ouyr dégoiſer,
Mes yeux ſe meirent à pleurer,
Mon cœur deuient plus mol que cire,
Perdant toute enuie de rire.

Voicy à peu prés leur doleance,
Si j'ay bonne ressouuenance:
Car si ie ments c'est apres eux,
Lesquels ne se font jamais gueux,
L'vn disoit que dans sa maison,
Y auoit bonne prouision,
De blé, de lard, & de farine,
Pour s'empescher de la famine.
Vn autre qui auoit esté,
Des plus riches de sa Cité,
Contoit qu'il auoit tout perdu
Sans pouuoir sauuer vn escu.
Vn autre Manant de village,
Grandement sçauant pour son âge,
Monstra qu'il auoit estudié,
En l'escole de son Curé;
Par vne belle description,
Qu'il fit de son affliction,
Non pas en rime, mais en prose,
Imitant bien l'hypothipose:
Et fit voir en perdant son bien,
Qu'il estoit bon Rhetoricien.
Dispense moy, belle Amaranthe,
De mettre icy cette harangue,
Ce seroit vn triste entretien
Pour vn esprit comme le tien,
Qui ne se plaist à autre chose,
Qu'à lire la Methamorphose:
Ou bien quelque joyeuseté
Qui maintient l'esprit en santé.
Quelques autres de mesme troupe,
Cherchans quelqu'vn qui les escoute,
Ils faisoient vn si grand sabat,
Que ie croyois d'estre au combat.
L'vn d'iceux s'estant auisé,
Que ie m'estois bien disposé,

A leur donner vn peu d'audiance,
Ils exercerent ma patience,
En m'entourant de tous costés
Crians comme des enragez.
Ils parloient tous ensemblement,
Sans ordre ny agencement:
Leurs discours n'estoient que redites,
De pertes grandes, ou petites:
Mes sens estoient tous estourdis,
De leur grand bruit, & de leurs cris.
D'ailleurs ne pouuant rien entendre,
A leur jargon, sans plus attendre,
Ie cours vistement au logis,
Craignant encore d'estre repris:
Où dés que ie fus arriué,
Bien ayse d'auoir eschapé,
Ie me iettay dessus mon lict,
Pour donner force à mon esprit.
Apres m'estre vn peu reposé,
Sentant mon corps tout allegé,
Ie repassay dans ma memoire,
Vne si pitoyable histoire.
Pour la pouuoir bien exprimer,
Ie taschay de la debroüiller,
En tirant de la confusion,
Vn ordre par la diuision.
Ie commençay de cette sorte,
Par vn qui auoit la gueule forte,
Qui se faisoit bien remarquer,
A son geste, & à son parler.
Auec vn grand souspir deuant,
Puis tout d'vn coup en s'escriant;
Frapant des pieds contre la terre,
Iuroit, pestoit contre la guerre:
Vne autrefois leuant les yeux,
Regardoit droit deuers les Cieux,

Et en estendant ses deux mains,
Prioit le Pere des humains.
Soyez, disoit-il, secourable,
A moy, qui suis si miserable :
Mais aussi-tost que la douleur,
Luy representoit son malheur,
Comme s'il fust entré en furie,
Ou bien dans quelque resuerie,
Crioit plus fort qu'auparauant,
Qu'on luy rendit son pauure argent,
Tant il est vray, ce que l'on dit,
Que qui perd son bien, perd l'esprit.
Vn autre qui estoit à son costé,
Aussi défait qu'vn trépassé,
Disoit d'vne estrange façon,
Qu'on l'a chassé de sa maison,
Qu'on luy a pris ses bœufs, ses vaches,
Qu'on a rompu toutes ses arches,
Pour voir s'il y auoit rien dedans
Qui fut propre à ces bonnes gens :
Se payans de toute monnoye,
Ne viuant rien que de leur proye,
Ils cherchent par tout à pillier,
Pour auoir bien dequoy piller.
Celuy-cy à peine auoit dit,
Qu'vn autre parla tout subit,
Faisant vn long denombrement,
De tous ses biens pareillement,
Comme champs, prés, vignes, jardins,
Bois, vergers, maisons & bons vins.
En suite, l'argent monnoyé,
Qu'il n'auoit pas specifié.
Sçauoir, pieces de trente sous,
De cinq, de quinze, & vingt-neuf sous,
Patagons, doublons, ducatons,
Et beaucoup des anciens testons :

Pistoles

Piſtoles de France, & d'Eſpagne,
Et autres pieces d'Allemagne;
Là il ſe t'euſt, & me iura,
Qu'il ne luy reſtoit rien de cela.
En voicy vn autre de meſme bande,
Qui prie auſſi que l'on l'entende,
Il vous faira compaſſion,
Si vous luy preſtés attention.
Commençant donc par le detail,
De ſon grand & petit beſtail,
Il les vouluſt tous contrefaire,
Par le chant, par la voix, & le braire,
Les appellant tous par leurs noms,
Iuſqu'au moindre de ſes moutons:
La crainte que j'ay d'ennuyer,
Me les a fait tout oublier.
A quoy bon cette crierie,
N'eſtant pas dans la raillerie,
Ie penſe qu'il eſt ſuperflu
De dire tout par le menu.
Laiſſons-là tout ce tripotage,
Pour parler de ſon Mariage,
C'eſtoit vn ieune jouuençeau,
Qui auoit la mine d'haïr l'eau:
Il me dit qu'il eſtoit marié,
Seulement depuis l'an paſſé,
A vne fille de ſon village,
Ieune, belle, riche, & bien ſage;
Qu'elle auoit d'honneſtes parens,
Encor qu'ils fuſſent payſans:
Qu'elle eſtoit ſi grande menagere,
Qu'elle haïſſoit la bonne chere:
Qu'elle prenoit vn ſi grand ſoin,
Que rien ne manquoit au beſoin:
Qu'encor qu'elle fut villageoiſe,
Qu'elle valloit vne bourgeoiſe:

Qu'elle auoit vn si bon esprit,
Qu'elle fait plus qu'on ne luy dit:
Bref qu'elle estoit si bien faite,
Qu'il l'aymoit plus qu'vne coquette.
La plume me tombe des mains,
Entendant des faits inhumains:
Ce pauure homme en continuant,
Me disoit tousiours en pleurant,
Qu'vn soir comme ils estoient couchés,
Des hommes qui estoient bien armés,
Vinrent auecque grande escorte,
Effondrer leur petite porte:
Aussi-tost qu'ils furent entrés,
Nous comme gens, bien estonnés,
Crions pardon, pitié misericorde.
Sans que pas vn d'eux nous l'accorde.
Nous nous jettons à leurs genoux,
Pour appaiser leur grand courroux;
Et ne les pouuant pas fleschir,
Ie me resous de bien mourir.
Alors m'estant mis en deffence,
Ils m'entraisnerent de violence,
Hors de ma petite maison,
Disant vous irez en prison,
Me contraignant d'abandonner
Tout ce que j'auois de plus cher.
Helas! icy la voix me manque,
I'entends ma femme, & ma seruante.
  Cet homme ayant ainsi parlé,
Ie croyois estre deliuré,
D'oüir semblables doleances,
Ennemies des rejouyssances.
Alors vne trouppe de femmes,
Hurlant pour soulager leurs ames,
Ie dis plus sans comparaison,
Qu'vn aueugle pour son baston.

Cela m'obligea d'arrester,
Pour les entendre clabauder,
La premiere de cette sorte,
Qui n'auoit pas l'ame trop forte,
S'arrachoit si fort les cheueux,
Alleguant qu'il valoit bien mieux,
Finir promptement sa misere,
Que d'estre esclaues de la guerre.
Vne autre qui venoit aprés,
Pleuroit ses parens trespassés,
Elle estoit si inconsolable,
Que rien ne luy sembloit aymable.
La troisiesme qui auoit plus de cœur,
Pour commander à sa douleur,
M'entretient vn peu longuement,
Du sac, ou du saccagement,
De sa Ville, Bourg, & Chasteau,
Ou de quelque autre lieu nouueau,
Nommés-le comme il plaira,
Car pour moy ie le laisse là.
Pour commencer donc ce recit,
C'estoit enuiron la minuict,
Qu'on vint attaquer cette place,
Deffenduë par la populace;
N'attendant rien moins que cela,
La sentinelle crie qui va là?
Les assaillans font grand silence,
Pour abuser nostre ignorance,
Et comme ils sont hommes rusez,
Ils passent d'abord nos fossez,
Faisant estat de nous surprendre,
Approchent sans se faire entendre:
Dressent aussi-tost leurs eschelles,
Qui resueillent nos sentinelles.
A ce bruit on donne l'allarme,
Là dessus tout le monde s'arme,

De mouſquets, de piques, d'hallebardes,
De faux, de pieux, & autres armes :
Mais auant que d'eſtre aſſemblés,
Les ennemis eſtoient entrés :
Les femmes montoient aux feneſtres,
Iettant des cailloux ſur leurs teſtes,
Ce qui plus irrita leur rage,
N'eſpargnant ny ſexe, ny âge.
On n'entend rien de tous coſtés,
Que cris de mourans, ou bleſſés.
Voyant bien que s'en eſtoit fait,
L'vn fuyt emportant ſon paquet,
L'autre taſche de ſe ſauuer,
Auec ce qu'il peut emporter.
Vne autre enfile la venelle,
Sans lanterne, ny ſans chandelle,
Apprehendant d'eſtre connû,
Encore bien qu'il fuſt tout nû.
Il ne reſtoit plus à forcer,
Que l'Egliſe de ſainct Leger,
Où quantité de pauures filles,
Qui eſtoient belles, & gentilles,
S'eſtoient venuës refugier,
Ayans leur honneur à garder.
Ha ! bon Dieu, faut-il que ie die,
Qu'auſſi-toſt vne troupe impie,
Sans reſpecter voſtre Maiſon,
Entra jurant voſtre ſainct Nom ?
Se jetta ſur ces pauures filles,
Qui eſtoient plus mortes que viues :
Elles voulurent ſe deffendre,
Mais enfin il ſe fallut rendre,
Et ſouſmettre à la diſcretion,
De leur brutale paſſion,
Rauiſſant leur virginité,
Au Temple de la pureté.

Ha! pauures filles de village ,
Que ferez-vous ſans pucelage ,
Perſonne ne voudra de vous ,
Vous ne trouuerez point d'eſpoux?
Mais quoy, ce n'eſt pas aſſez ,
Ces Demons, ces Diables incarnés,
Apres vous auoir violées ,
Dépoüillées, battuës, eſcheuelées ,
Sans craindre le Dieu immortel
Monterent deſſus ſon Autel,
Prirent tous les ornemens ,
Qui ſe trouuerent là dedans:
Et ce que ie ne ſçaurois croire,
L'on dit meſme le Saint Cyboire.
Foullant aux pieds le Sacrement,
En jurant, regniant, blaſphemant.
Ayant commis ces ſacrileges,
Bruſlerent tous nos priuileges ;
Dans tous les quartiers de ce lieu,
Firent allumer vn grand feu ;
Afin de faire conſommer
Ce qu'ils ne peurent enleuer :
Emmenant auec leur butin ,
Ces pauures filles par la main.
Du milieu de ce grand danger,
I'eus de la peine à me tirer ,
N'emportant rien auecque moy ,
Qu'horreur, que crainte, & qu'effroy.
Ainſi fuſt priſe noſtre place ,
Sans qu'on luy fit aucune grace ,
Priant celuy qui eſt Tout-puiſſant,
De punir ce grand malfaiſant.
Apres vn ſi triſte recit ,
Criant tout haut qu'elle auoit dit,
La derniere de cette bande,
S'approche ſans qu'on la mande,

Et ſans demander permiſſion,
Piquée contre la nation,
Soit Allemande, ou Polonnoiſe,
Et meſme contre la Françoiſe,
Commença ſi fort à tonner,
Que ie n'oſay la regarder,
Tant elle faiſoit la furieuſe,
La prenant pour vne Meduſe,
Ie la laiſſay crier tout ſon ſou,
Me ſauuant par vn petit trou:
I'entray dedans vne boutique,
D'vn homme qui eſtoit ſans pratique,
En quittant là ces payſans,
Pour entendre nos artiſans.
Le maiſtre qui n'eſtoit pas loin,
Homme de grandiſſime ſoin,
Croyant que j'auois bien à faire,
De quelque choſe neceſſaire,
Accouruſt auſſi-toſt à moy,
Diſant qu'il auoit bien dequoy,
Que ſa marchandiſe eſtoit bonne,
Qu'on n'entendoit plaindre perſonne,
Qu'il ſeruoit bien d'honneſtes gens,
Qui n'en eſtoient pas meſcontens.
Ayant apporté vne eſcabelle,
Me prie de m'aſſeoir ſur icelle:
Ainſi donc que ie fus aſſis,
D'vn ton de voix d'homme raſſis,
L'interrogeant de ſon meſtier
Me dit, qu'il eſtoit Cordonnier.
(Car notés que dans ſa boutique,)
Il n'y auoit ny forme, n'iſtique.
Luy qui s'eſtoit bien apperceu,
De ce que ie n'auois rien veu,
Pour maintenir ſa chalandiſe,
Me parla auecque franchiſe,

Diſant, ne vous eſtonnez pas,
Si ie ne tiens rien icy bas,
Si ma boutique eſt deſerte,
C'eſt pour me garder de perte,
Car, ie vous aſſeure, Monſieur,
Que nous n'auons rien de ſeur,
Par ma foy nous ne faiſons rien,
Si ce n'eſt manger noſtre bien,
Et depuis que la guerre dure,
N'auons pas vendu pour du burre.
Moy qui ne veux point achepter,
L'entendant ainſi dégoiſer,
Ie compatis à ſa miſere,
Maudiſſant auſſi cette guerre.
Nous changeons ainſi de propos,
Pendant que ie ſuis en repos,
Voyant qu'il aymoit à parler,
Ie le priay de continuer,
Et me dire ſes ſentimens
Touchant ces grands mouuemens.
S'eſtant vn peu excuſé
Sur ſon incapacité,
Ie dois, dit-il, obeïſſance,
Aux gens de voſtre importance,
Encore qu'il y ait du danger,
Bien ſouuent à babiller,
Des affaires de cette nature,
Quant à preſent ie ne m'en cure:
Car, Noſſeigneurs de Parlement,
Souffrent qu'on diſe librement,
Tout ce qui nous vient en la bouche,
Pourueu que cela ne les touche.
Eſcoutez doncques s'il vous plaiſt,
Ce que ie ſçay de l'intereſt
Du public, ou de la commune,
Selon ma petite fortune?

Ie trouue que l'on a manqué,
De n'estre aussi-tost allé,
Le lendemain qu'on eust nouuelle,
Que le CARDINAL, & la REYNE,
Le ROY, & Monsieur d'ORLEANS,
Et plusieurs autres Courtisans,
S'estoient sauués à Saint Germain,
Courir les armes à la main,
Pour rammener nostre Roy,
Et nous remettre en requoy.
La guerre se fust terminée,
Par vne seule journée:
Les passages seroient libres,
Et nous aurions assez de viures,
Sans donner tant à gaigner
A ce pendart de Boullanger;
Et à ce volleur de Boucher,
Qui se font si fort prier.
Ie laisse, dit-il, le reste
A quelque meilleure teste,
Car, pour moy ie ne pretens,
D'estre mis au rang des sçauans.
Aussi-tost qu'il eust acheué,
Ie me leuay, & pris congé,
Et pour mon remerciement,
Luy fis vn petit compliment;
Que si on eust suiuy son auis,
On n'eust iamais bloqué Paris.
Estant sorty de la boutique,
De cét homme à la Politique,
I'allay de là sans m'arrester
Pour tascher de pouuoir entrer,
Dans la boutique de quelque autre,
Trouuant le Maistre sur la porte,
Me dit, Monsieur, que voulez-vous?
I'ay des peignes qui sont bien doux,

De buis, de corne, ou d'escaille,
C'est moy-mesme qui les trauaille.
S'il vous plaist de vous asseoir,
Il n'en couste rien pour les voir.
Alors ie dis en moy-mesme,
Ie ne veis iamais rien de mesme:
Que ie trouue Paris changé,
Depuis que l'on l'a assiegé:
Car l'humeur de ces artisans,
C'est d'estre rogues & suffisans.
M'ayant parlé courtoisement,
Ie m'assis donc fort librement.
Il m'estalle sa marchandise,
En attendant que ie la prise,
Il me dit, voila qui est bien fait,
Se peut-il voir rien de plus net?
Ouy luy repars ie aussi-tost,
Craignant qu'il ne me prit pour sot:
Non, ie ne croy pas qu'en France,
Y aye ouurier qui nous deuance:
Vostre besogne est si bien faite,
Qu'elle est bonne pour vne coquette,
Ou pour quelque ieune muguet,
Qui a tousiours de l'argent de prest.
Pour moy, il faut que j'auoüe,
Auparauant que l'on me loüe,
Que ie n'en ay plus qu'il m'en faut
He, diantre! c'est là mon defaut:
Car si j'auois à despenser,
Ie le sçaurois bien employer,
Soit en peignes, ou autre chose,
Ie ne dirois pas que ie n'ose.
Mais à present que tout est cher,
Ie n'ay pas moyen d'achepter,
Puis, j'en ay vn en la maison,
Qui est encor assez beau & bon

L'on ne s'enfarine plus tant,
Comme on faisoit par cy-deuant,
Ce qui engendroit de la crasse,
Sur la teste, & sur la face:
C'est pourquoy ie me puis passer,
En ce temps de me tant peigner.
L'artisan sans plus attendre,
Voyant qu'il ne peut rien vendre,
Enuelloppe aussi-tost ses peignes,
Les met dans leurs estuis, ou guaisnes;
Et puis se tournant deuers moy,
Elle dit, Monsieur, tout en esmoy:
N'est-ce pas vne chose estrange,
D'endurer que l'on nous mange?
Et voir souffrir tant d'innocens,
Seulement pour quelques meschans;
Qui abusans du nom du Roy,
Ils nous veulent faire la Loy,
Veulent piller toute la FRANCE,
Pour esleuer son EMINENCE,
Mettre les tailles en party,
Pour enrichir ce fauory:
Soubs pretexte de faire guerre,
Tant sur la mer, que sur la terre:
De poursuiure nos grandes conquestes,
Au despens des illustres testes;
Pour contraindre nos ennemis,
A nous laisser ce qu'auons pris:
Pour leur faire achepter la paix,
Que nous n'auons vouleuë iamais:
Nous l'ayant tant de fois offerte,
A leur dommage, & à leur perte.
Les grands Politiques du temps,
Disent qu'il n'est pas encor temps,
Qu'on ne la sçauroit encor faire,
Sans recommencer cette guerre,

Qu'il nous faut encor des places,
Pour detourner ces diſgraces;
Pour rendre la France glorieuſe,
Par vne paix auantageuſe.
Voila le grand raiſonnement,
De ce Miniſtre intelligent:
Voila le ſujet de cette querelle,
Qu'il taſche de rendre eternelle
Voila d'où vient tout noſtre mal,
Parce qu'il plaiſt au CARDINAL:
Voila d'où viennent nos malheurs,
Cauſez par tant de volleurs:
Voila la cauſe du different,
Du Conſeil, & du Parlement:
Voila la ſource de la guerre,
Et celle de noſtre miſere.
Voila comme cet homme parla,
M'eſtonnant bien fort de cela,
Qu'vn miſerable Artiſan,
Raiſonnat mieux qu'vn Courtiſan.
Ce pauure s'eſtant ainſi teu,
Apres auoir jetté ſon feu,
Ie voyois à trauers ſes yeux,
Qu'il eſtoit grandement joyeux,
D'auoir monſtré que ſon habit
Eſtoit moindre que ſon eſprit:
D'auoir ſi bien raiſonné,
Sur le preſent & le paſſé,
N'eſtant pas moins ſatisfait,
Qu'il euſt eſté d'vn bien fait:
Ce qui fait voir qu'vn patient,
Croit s'alleger en ſe pleignant.
Pour flatter la paſſion,
De cet homme plein de raiſon,
Ie luy dis mon bon amy,
Voſtre diſcours m'a rauy,

Ie ne me ſçaurois ennuyer,
De vous entendre parler.
Mais à propos, eſt-il bien tard?
Il me reſpond dix heures vn quart.
Ho! ho! il faut que ie m'en aille,
Ie manquerois la bourdifaille.
Adieu, juſques au reuoir,
Seruiteur, Maiſtre, & bon ſoir:
Ie vay faire vn tour au Palais,
Pour voir ce qu'on dit de la paix,
En attendant que le diſner
M'appelle pour me retirer.
Auſſi-toſt que ie fus entré
Dans ce grand Palais enchanté:
Ainſi le peut-on appeller
Puis qu'on n'y fait rien que chanter;
Soit à la mode, ou autrement,
N'importe de ſçauoir comment.
Ie fus rauy en admiration,
De voir cette confuſion,
d'Aduocats, & de gens d'affaires,
De Procureurs, & de Notaires,
Dans la grand' Salle aux pas perdus,
Tenir des diſcours ſuperflus.
Eſtant ſorty de cét eſtonnement,
I'allay m'appuyer ſur le banc,
De mon agreable lingere,
Qui cauſe mieux qu'vne harangere.
Si toſt, elle me demanda,
Helas, Monſieur, d'où vient cela,
Que l'on ne nous ſçauroit plus voir
Dans ce diuertiſſant manoir?
Ce miracle ſi fort m'eſtonne,
Qu'on meſconnoit voſtre perſonne.
Alors, ie luy dis franchement,
Que ie n'auois point de l'argent;

Que

Que ie ne pouuois venir en ce lieu,
Sans y laiſſer la Croix de Dieu:
Que ie n'y ſçaurois plus rien voir,
Sans prendre enuie de l'auoir.
Vrament, dit-elle, vrament, çamon,
Ce n'eſt pas par cette raiſon,
Que gens de voſtre qualité
Sont atteints de la pauureté.
Tout le monde nous dit de meſme,
Qu'on eſt reduit à l'extreme,
Qu'on a peine de ſubſiſter,
Et qu'on ſe paſſe d'achepter.
Cependant noſtre Marchandiſe,
Demeure là ſans qu'on la priſe;
Et il nous faut quaſi donner,
Ce que nous vendions bien cher.
Luy ayant fait faire ſilence,
Il faut diſ-je, prendre patience,
Le mauuais temps ne peut durer,
Voicy vn ſecours eſtranger,
Qui vient pour deliurer la France,
Du fardeau de ſon EMINENCE;
Offre ſes forces au Parlement,
Pour ſe joindre enſemblement,
Et à Meſſieurs nos Generaux,
Pour nous deliurer de nos maux:
Pour faire vne bonne paix,
Qui vous rendra riche à iamais:
Pour défaire ces fauoris,
Qui veulent deſtruire Paris.
Elle reprit auſſi-toſt la parole,
Me diſant, ce n'eſt rien qu'vne colle,
Dont on nous veut amuſer,
Afin de nous mieux dupper:
Ce qui fait que le monde gronde,
Ne voulanr pas qu'on le ſeconde.

Ie ne ſçay ce qu'il en ſera,
Si l'on ne pouruoit à cela:
Le peuple eſt grandement las,
De ſe voir deſia ſi bas,
Et qu'on ne ſe met gueres en peine,
De le tirer de cette geſne.
Cela n'eſt pas de mon gibier,
Ayant l'eſprit ſi groſſier,
Laiſſons ce ſoin à qui plus touche,
Et fermons là deſſus la bouche.
Elle demeura ſans parler,
Ie creus pour ſe faire prier,
Faiſant cette petite pauſe,
Pour commencer quelque autre choſe.
Ce ſexe qui ayme à babiller,
Voyant ſa langue fretiller,
Qui s'appreſtoit pour diſcourir,
A deſſein de me diuertir:
Ie la priay de me deduire,
Quelque conte pour faire rire;
Et pour recréer mon eſprit,
Choiſir quelque plaiſant recit.
Ayant acheué ma priere,
Elle ſe donna bien carriere,
Et à moy du contentement,
Quitte pour vn remerciement.
Voicy ſon diſcours tout au long,
Retranchez-le s'il eſt trop long,
Ou ſi vous eſtes de loiſir,
Prennez la peine de l'oüir.
Pardonnez à ma curioſité,
Si j'oſe prendre la liberté,
Dit-elle, de vous demander,
Pourquoy vous tant attriſter?
Pourquoy ne venez vous icy,
Décharger tout voſtre ſoucy?

Et faire comme font les autres,
Qui s'en content les vns aux autres.
C'est icy, le lieu des nouuelles,
Où se debitent les plus belles:
C'est icy, le grand rendez-vous,
Des plus sages & des plus fous:
(Ce n'est pas au rang des derniers)
Que ie vous mets, mais des premiers,
C'est icy, que les Politiques,
Produisent d'exemples antiques,
Pour & contre l'administration,
De ceux de contraire nation:
C'est icy, que l'on dit merueilles,
Et que l'on charme les oreilles;
Par des propos si releuez,
Qu'ils rendent mes sens estonnez:
C'est icy, que les Visionnaires,
Viennent conter à ces Libraires,
Leurs resueries, & leurs songes
Qui ne sont rien que mensonges:
Enfin, c'est icy, qu'vn chacun
Parle de l'interest commun;
Et où, tous les beaux esprits
Debitent ce qu'ils ont appris.
Iugez, si vous auez raison,
De vous tenir à la maison?
Ie ne vous sçaurois iamais dire,
Ce qui fait que l'on les admire,
Parlant des maximes d'Estat,
Mieux que ie ne fais d'vn rabat.
Pour gouster vn peu ce plaisir,
Et satisfaire à mon desir:
Regardés cette Conference,
La mine, & la prestance,
De ces Messieurs les Aduocats,
Qui semblent à des Magistrats.

Ou pluſtoſt aux Legiſlateurs,
Des Republiques Fondateurs:
Ou à ces ſages de la Grece,
Dont ils ont puiſé la ſageſſe.
Eſcoutés leur raiſonnement,
Comme ils parlent ſagement,
De cette grande authorité,
Qu'on attribuë à ſa Majeſté;
Que quelques-vns dans ſon Enfance,
Font valoir auec arrogance:
Se couurans de ce grand Manteau,
Pour faire leur jeu plus beau.
Ils nous traittent de rebelles,
Pour mieux remplir leurs eſcarcelles,
Et ruiner la pauure France,
Sous cette belle apparence.
Ils font accroire à noſtre Roy,
Que nous meſpriſons ſa Loy:
Qu'on en veut à ſa perſonne,
Pour luy oſter ſa Couronne;
Et que c'eſt le Parlement,
Qui brigue le gouuernement.
Ils croyent par cette calomnie,
Mettre à couuert leur Tyrannie,
Iettans ſur ſes pauures ſubjets,
Le fondement de leurs projets;
Afin d'exercer leur vengeance,
Au deſpens de leur innocence.
Mais graces à Dieu la verité,
Fera voir à ſa MAIESTE',
Le veritable fondement,
De tout ce grand armement:
A la honte, & au dommage
De ceux qui tirent auantage,
Pendant cette minorité,
D'vſurper tout par cruauté;

Et

Et de bastir sur la rancune,
Les hauts desseins de leur fortune.
Dieu est trop misericordieux,
Pour laisser ces auaricieux,
S'engraisser de nostre substance,
Pour complaire à son EMINENCE;
Et remporter tous les pillages,
Des Bourgs, des Villes, & villages.
Il est trop grand, il est trop iuste,
Pour ne punir pas cet injuste,
Auecque tous ses complices,
Autheurs de tant d'injustices;
Et faire perir ces impies,
Qui ont sacrifié tant d'Hosties.
Voulez-vous sçauoir le mystere,
Qui a produit cette guerre?
Ce sont leurs propres interests,
Qui consistent dans les prests:
Voila le vray Manifeste,
Qui va causer nostre perte:
Le pretexte de diuision,
Qu'on qualifie de rebellion;
Et comme sous vn faux entendre,
L'on pretend de nous surprendre.
Icy, tous ces Messieurs se teurent,
Peut estre de crainte qu'ils eurent,
D'auoir parlé trop librement,
Contre Monseigneur l'EMINENT.
D'auoir descouuert son secret,
Encor qu'il soit bien discret,
D'auoir tiré la verité,
Du milieu de l'obscurité.
Aussi-tost ils se separerent,
Et puis de là se retirerent,
Estans tous demeurez d'accord,
Que nous n'auions point de tort;

Et qu'il nous eſtoit permis,
De s'oppoſer aux ennemis.
Cette Conference eſtant finie,
Ma Lingere qui eſtoit rauie,
D'entendre ſi bien parler,
Me pria de m'arreſter,
Pour ouyr quelques Procureurs,
Auecque leurs ſolliciteurs,
A preſent gens ſans practique,
Diſcourir de la Politique,
De l'intereſt des fauoris,
De MAZARIN, & de Paris,
Des malheurs des guerres ciuilles,
Qui ont depeuplé tant de villes;
Comment il faut releuer,
Vn eſtat preſt à tomber.
Vn d'entr'-eux qui à ſa mine,
Sembloit eminent en doctrine;
Dit, que les Miniſtres eſtrangers,
Ne ſont iamais bons meſnagers;
De la gloire des Potentats,
Eſtans les fleaux de leurs Eſtats:
Ils preferent l'vtilité,
Et le gain à l'honneſteté:
Ils n'ont point d'autre viſée,
Qu'à ſatisfaire leur penſée,
Cherchans leur agrandiſſement
Dedans noſtre abaiſſement:
Leur ame n'eſt iamais contente,
Sans vne fortune eminente;
De toutes choſes ils font profit,
Pour ſe maintenir en credit;
Et non contens de leur ſalaire,
Par vn commerce extraordinaire,
Vendent les charges & les employs,
C'eſt ainſi qu'ils vollent nos Roys;

C'eſt ainſi que leur ſoin trauaille,
A prendre juſques vne maille,
Et comme ils viennent de bas lieu,
Ils ne gardent point de milieu.
Ils penſent que leur opulence,
Cachera leur vile naiſſance;
Et que par cét eſclat trompeur,
On leur doit rendre grand honneur:
Tirent de là leur auantage,
Pour rehauſſer leur parantage;
Et faire des grandes alliances,
Auec les ſuprêmes puiſſances:
Pour aſſouuir leurambition,
Qui tend à la domination.
Ils meſpriſent la vraye gloire,
Pour vne infame memoire;
Et rien ne les peut eſmouuoir,
Que lors qu'on choque leur pouuoir.
Ils riſquent la reputation,
Et la gloire de la nation,
Ne ſe ſoucians pas qu'vn Prince,
Soit dépoüillé de ſa Prouince;
Pourueu qu'ils ſe puiſſent venger,
Par la famine, & par le fer;
Et que tout vn Eſtat periſſe,
Faiſans que leur deſir reüſſiſſe.
C'eſt ainſi que ces cruels traiſtres,
Perdent ſouuent leurs bons Maiſtres,
En déguiſant leurs cruautez,
Sous le nom de leurs Majeſtez;
Et le fruit de leur miniſtere,
Pour acheuer noſtre miſere.
Par là les Eſtats ſont ruinez,
N'eſtant iamais bien gouuernez,
Par des Miniſtres ſi auares,
Incapables des choſes rares,

Lesquels n'ont point d'autre objet,
Que celuy de leur interest.
Tu le vois bien par experience,
Aujourd'huy, miserable France,
Mesme depuis plusieurs années,
Que tes mauuaises destinées,
Ont mis ton sort entre les mains,
De deux Ministres Italiens.
Veux-tu guerir de ce grand mal,
Il faut chasser ce Cardinal,
Qui t'a rauy ta liberté,
Pour te mettre en captiuité?
C'est là l'vnique moyen,
Pour rentrer dedans ton bien.
Tu n'as point d'autre remede,
Pour luy oster ce qu'il possede;
Et pour recouurer ton repos,
Qu'en supprimant tous ses imposts,
Qui t'ont si fort trauaillée,
Que tu en és toute troublée.
Ton ieune Roy te tend les bras,
Pour le tirer de l'embarras,
Où tes plus grands ennemis,
Font gloire de l'auoir mis.
Ne differe pas dauantage,
A le vanger de cét outrage;
Et le remettre dans Paris,
Sur le trosne des fleurs de lys.
Cet homme ayant touché au but,
A l'instant mesme il se t'eut,
Pour oüir vn solliciteur
Qui faisoit le grand orateur;
Doüé d'vne grande memoire,
Se souuenant bien de l'histoire.
Quoy, Messieurs, vous vous estonnez,
Si aujourd'huy à nostre nez?

Dit-il,

Dit-il, on enleue le Roy,
Apres auoir juré leur foy,
Que l'on auoit oublié
Tout ce qui s'estoit passé;
Et qu'on vouloit que desormais,
Tout le monde vescut en paix.
Sçauez-vous pas que les Ministres,
Durant les mouuemens sinistres,
Promettent tout, ne tiennent rien,
Quand ils ont les forces en main?
Et qu'il n'y a rien de si friuole,
Que de se fier en leur parole.
Ce n'est pas vn fait si estrange,
Puis que tousiours le monde change;
Et que sa propre qualité,
Est la mesme instabilité.
Depuis le commencement des nations,
Les frequentes reuolutions,
Ont produit mille changemens,
Par les grands bouleuersemens,
Des Republiques & Monarchies
Qui ont esté aneanties,
Par les folles passions des hommes,
Qui regnent au siecle où nous sommes.
Les Histoires sont toutes pleines,
Des Ministres qui par leurs haynes;
Et de plusieurs grands Fauoris,
Qui sont honteusement peris,
En poursuiuant la vengeance
D'vne pretenduë offence.
Ils sont morts comme enragés,
De n'auoir pas esté vengés.
C'est ainsi, que la main de Dieu,
Sçait punir en temps & lieu,
Ces hommes de sang & de fer
Pour les precipiter dans l'Enfer.

Prions-le de tout noſtre cœur,
Qu'il nous deliure du malheur,
Et qu'il nous veille proteger
Contre ce Miniſtre eſtranger,
Qui jure de perdre la France,
Si on luy oſte la Regence.
Grand Dieu ayez pitié de nous,
Et nos pechez pardonnez nous:
Faites que cette tempeſte,
Eſclate ſur la meſme teſte,
Et ne ſouffrez que ces meſchans
Triomphent de tant d'innocens.
Ayant finy là ſa priere,
Vn bon vieillard qui eſtoit derriere,
Fit vne grande exclamation,
Pour teſmoigner ſon affliction:
Puis d'vne voix articulée,
En ſe monſtrant à l'aſſemblée.
Ce n'eſt pas, dit-il, ſans raiſon,
Que ie puis faire comparaiſon,
De ce regne ſi miſerable,
A la Ligue ſi fort ſemblable;
Que le nombre des malheureux,
Surpaſſe celuy des heureux.
Quand ie me repreſente les miſeres,
Qui ſont cauſées par ces guerres,
Ie ne voy rien deuant mes yeux,
Qu'horreur, & carnage en tous lieux.
Combien de Prouinces ruïnées,
Combien d'Egliſes prophanées,
Combien de priſes ou ſacs de Villes,
Combien de pertes de familles,
Combien de gens dans les priſons,
Combien de laſches trahiſons,
Combien de places bruſlées,
Combien de femmes violées,

Combien de ſang reſpandu,
Combien de mal entendu,
Combien de freres contre freres,
Combien d'enfans contre leurs peres,
Combien de Princes meſcontans,
Combien de petits tyrans,
Combien de malheur inoüis,
Pour contenter leurs appetits.
Voila les fruits des diuiſions,
Voila les faits de nos paſſions.
Dieu vueille appaiſer ſon ire,
De peur que n'ayons encor pire.
Ce bon homme du temps paſſé,
Apres auoir ainſi expoſé,
Les maux des guerres inteſtines,
A ſes voiſins, & aux voiſines.
Vn ieune drolle d'eſueillé,
Qui eſtoit vn peu eſceruellé,
S'eſtant trouué dans la meſlée,
Dit ainſi ſa ratelée;
Où eſt donc cette generoſité,
Qui a deffendu la liberté,
De la Couronne de France
Contre toute violence?
Où eſt la valeur de nos peres,
Qui conquirent tant de terres,
Subjuguerent le Leuant,
Et firent trembler le Ponant?
Chaſſerent les Goths & Sarrazins,
Moins à craindre que les Mazarins,
De la France, & de l'Eſpagne:
Mirent l'Empire en Allemagne,
Que poſſedoit cette nation,
Qui cherche noſtre perdition.
Si ces exemples ne ſuffiſent,
La nature & les loix nous diſent,

Ce qu'il faut faire, Messieurs,
Pour perdre tous ces volleurs :
Pour releuer l'Estat penchant,
Que leur rage va détruisant.
Allons, Messieurs, prenons courage,
Que tardons nous dauantage :
Allons les armes à la main,
Deliurer nostre Souuerain,
Nous mesme, & toute la France,
Des griffes de son EMINENCE.
Aussi-tost l'heure de midy,
Ayant sonné Adieu vous dy;
Vn chascun s'en alla chez soy,
Se disant seruiteur du Roy.
Ma lingere me fit arrester,
Vn peu de temps pour l'escouter;
Ce que ie fis par complaisance,
Plustost que par reuerence.
Ne pensant alors qu'à disner,
Estant venu sans desiuner;
Ie demeuray sans repartie,
Regardant tousiours la sortie.
Dites moy en bonne verité,
Monsieur, n'auez-vous pas esté,
Grandement satisfait d'entendre,
Ce que vous venez d'apprendre?
N'auoüerez-vous pas que le Palais,
Vous verra souuent desormais?
Que c'est vn lieu diuertissant,
Encor qu'on n'ait point d'argent:
Qu'il n'y a point de tristesse,
Qui ne se change en allegresse;
A voir tous ces gens d'affaires,
Parler de toutes nos guerres.
Mais ils sont bien plus plaisans,
Quand ils se mettent sur le temps,

Qu'ils

Qu'ils expliquent les Propheties,
De Nostradamus inepties,
Des Almanachs les predictions,
Qui ne sont rien que fictions:
De tout cela ils font des sausses,
Qui vous feroient chier dans vos chausses.
D'où pensez vous que ces Courriers,
Qui se debitent à milliers,
Viennent, apportant des nouuelles,
Qui ne sont pas toutes fidelles?
Leur voyage, & leur arriuée
Se font en vne matinée.
C'est icy, que dessus nos bancs,
On fait les Courriers Allemans,
Ceux qu'on appelle Polonnois,
Et tous les Courriers François:
Mille autres petits ordinaires,
Sans parler des extraordinaires.
Mon ventre me faisant la guerre,
Ie dis adieu à ma lingere.
Dites-moy, Monsieur l'Amiral,
Ie me trompe, le Cardinal?
Hazard, nostre Amirauté,
Vaut bien vostre qualité,
Pour n'estre pas le titulaire,
Vous en estes le proprietaire.
Mais laissons-là ce fait à part,
Pour parler de vostre depart,
Que ie n'ose appeller fuite,
Pour iustifier vostre conduite.
Dites-moy quels sont vos moyens,
Pour vous venger des Parisiens?
Quel grand crime ont-ils commis,
Pour vous faire tant d'ennemis?
Que ne les laissez-vous en paix,
Rendre la Iustice au Palais?

Pourquoy leur retenir leur bien,
Puis qu'ils ne vous demandent rien?
Qu'ils vous laiſſent la liberté,
D'agir à voſtre volonté:
Sous les noms du Roy & des Princes,
Pour piller toutes ſes Prouinces.
Vous deuriez eſtre content,
Sans attaquer le Parlement,
Qui peut dans la Minorité,
Vous oſter cette authorité.
Vous deuriez eſtre ſatisfait,
De tout le bien que l'on vous fait,
Pour ſoulager la pauure France,
Qui va tomber en decadence,
Si vous reſtés le vainqueur,
De Paris qui eſt ſon cœur:
Si vous abbattez ſon Chef,
Tout eſt perdu, s'en eſt fait.
Il vous ſera bien facile,
De vous faire Roy de Sicile,
Ayant eſpuiſé nos finances,
Qui ſont les nerfs des Puiſſances.
Dites moy, que penſez vous faire,
Ayant allumé cette guerre?
Croyez-vous que les François,
Qui ayment ſi fort leurs Roys,
Veuillent perdre leur Empire,
Pour vous apprester à rire?
Pour releuer voſtre credit,
Qui s'en va petit à petit.
Nos peuples ne ſont plus gruës,
Vos fineſſes ſont couſuës,
De fil blanc, chaſcun les voit,
Si ce n'eſt ceux qu'on deçoit,
Par promeſſes, ou preſens,
Eſtans de vos Partiſans.

Nous ne ſommes plus ſi fous,
Que l'on ſe jouë de nous:
Nous ſçauons toutes les ruſes,
Par où l'on drappe les buſes:
Nous ſçauons l'art de regner,
Sans qu'on le vienne enſeigner.
Machiauel, auec ſes maximes,
Eſt moins eſtimé que nos rimes.
Quand vous auriez la Cour Romaine,
Vous auriez encor de la peine,
Auecque toutes ſes ſoupleſſes,
Vſant meſme de vos careſſes,
De nous pouuoir deſabuſer,
C'eſt folie que d'y penſer.
Gardez vos ſubtilitez,
Pour tromper des hebetez:
Nous ne ſommes plus badauts,
Nous connoiſſons nos deffauts:
Portez ailleurs vos coquilles,
Nous ne ſommes plus faciles,
Pour nous laiſſer enjoller,
A qui nous veut cajoller.
Le pot aux roſes eſt découuert,
Taſchez de vous mettre à couuert:
La mine eſt eſuentée,
On lit dans voſtre penſée:
Ignorez-vous que les Prouinces,
Sont contre vous, & les Princes,
Qui ont pris voſtre deffence,
Au moins c'eſt voſtre creance.
Croyez moy, retirez-vous,
Vous n'aurez plus de jalous,
Vous ſerez en ſeureté,
Et viurez en liberté:
Vous pourrez faire grand' chere,
Vous mocquant de la miſere,

Mesme auoir des Comediens,
Soit François, ou Italiens.
Enfin, c'est vostre meilleur,
Et croyez que c'est le plus seur.
Le Roy pour vos grands seruices,
Vous lairra vos Benefices;
Il vous a trop d'obligation,
Par cette derniere action,
Qui a fait connoistre à la France,
Ses forces, & sa puissance,
Le zele, & la fidelité
De tout vn peuple reuolté.
Non contre son Souuerain,
Mais contre vostre dessein,
Qui estoit de perdre la France,
Pour venger vostre EMINENCE.
Il n'a plus besoin d'Alliés,
Pour faire de si grands progrés:
Depuis le siege de Paris,
Nos Bourgeois sont aguerris:
Ils sçauent l'art de la guerre,
S'escriment du cimeterre,
Font l'exercice du mousquet,
De la pique, & du pistolet;
Entendent les commandemens,
Et gardent tous bien leurs rangs.
Les cochers, & palefreniers,
Sont deuenus Caualliers,
Montez comme des saints Georges,
Ils vont bien coupper des gorges.
On les prend à leurs regars,
Pour des Mars, ou des Cesars,
Tant ils sont braues & fiers,
Guare, tous vos estafiers.
Nostre Milice Bourgeoise,
Menace la Polonnoise,

De

De défaire tous vos gens,
Tant François que Allemans;
Quoy qu'ils ne ſoyent que frondeurs,
Ils feront peur aux ligueurs.
Si vous perdés la victoire,
Ie crains fort pour voſtre gloire,
Meſſieurs nos enfarinés,
Vous feront vn pied de nez.
Il faut pourtant que j'auouë,
Ce dequoy chacun vous loüe,
Que pour vn petit de mal,
La France en general,
Vous doit vn remerciement,
Pour ce grand ſouſleuement:
Pour cette belle entrepriſe,
Que l'on nomme grande ſottiſe.
D'auoir enleué le Roy,
Sans trompette, ny hautboy,
D'auoir donné l'occaſion,
Aux peuples d'vne émotion,
Pour chaſſer voſtre EMINENCE,
Hors du Royaume de France.
Vous voyez bien maintenant,
Que vous eſtes vn ignorant,
Vn Politique burleſque,
Bouffon, plaiſant & groteſque.
Voſtre meſtier eſt de joüer,
Piper les dez, cartes manier,
Sans vous meſler de Miniſtere,
Ny de troubler toute la terre.
Voyla comme bien ſouuent,
Pour n'eſtre pas preuoyant,
L'on perd la vie & l'honneur,
Par vn excez de rigueur.
Croyant de perdre cét Eſtat,
Par vn infame attentat,

Vous nous fourniſſez deux Moyens,
Qui en ſeront les vrais ſouſtiens;
Ie veux dire la vaillance,
Iointe auecque la prudence:
Ne s'eſtant point trouué d'hommes,
Depuis les troubles où nous ſommes,
Que vous auez ſuſcitez,
Qui ne ſe ſoient employez,
Aux armes, ou à la Politique,
Suiuans le deſir qui les pique.
Vous auez fait plus de ſoldats,
Sans qu'ils ayent veu les combats,
Que les Gaules, & Allemagnes,
N'ont fait en pluſieurs campagnes.
Vous auez fait de la politique,
Vne ſcience ſi pratique,
Qu'elle n'eſt plus celle des Roys,
Mais celle de tous nos Bourgeois.
Encore vn coup retirez-vous,
Nous n'auons plus beſoin de vous,
Nous auons plus de Politiques,
Que vous n'auez de mirlifiques.
Adieu, Monſieur le MAZARIN,
Vous qui faiſiez tant le fin;
Adieu, le grand Politique,
Qui pretendoit nous faire nique;
Adieu, l'Illuſtre CARDINAL,
Qu'on tient icy pour animal;
Adieu, donc, haute EMINENCE,
Qu'on ne verra plus dans la France;
Le bon Dieu vous vueille toucher,
Afin que puiſſiez amander.

Voila mon vnique Amaranthe,
L'image que ie te preſente,
Des miſeres de noſtre temps,
Si contraires aux vrais Amants,

Que ie ne ſuis pas capable,
Amaranthe trop aymable,
De t'enuoyer rien de meilleur,
Eſtant outré de grand douleur.
Dis moy, que pourrois-je faire,
Ne voyant rien que miſere?
Le moyen de me reſioüir,
Si ie ne puis plus joüir,
De la preſence de tes charmes,
Pour faire tarir mes larmes;
Et rendre à mon cœur abattu,
Vn bien qu'il croit deſia perdu.
Excuſe moy, mon Amaranthe,
Si ce diſcours ne te contente,
Tu ſçais bien qu'eſloigné de toy,
Ie ne puis rien faire de moy,
Qui ait la grace, & la gentilleſſe,
Qu'il faut pour plaire à ſa Maiſtreſſe.
Que ſi autrefois dans mes vers,
Selon que les ſujets diuers,
Me fourniſſoient de la matiere;
I'empruntois de toy la lumiere:
Pour me guider dans ces detours,
Qui ont fait naiſtre nos amours;
Excitant en nous vn plaiſir,
Qui eſtoit ſelon mon deſir,
De rendre ton affection,
Egalle à ma paſſion.
Auſſi-toſt que ta belle bouche,
Euſt prononcé, ton mal me touche,
La liberté de m'exprimer,
Se fit entendre pour t'aymer.
Du depuis toutes mes penſées,
Venoient de ces belles idées,
Que mon imagination,
Formoit ſur ta perfection.

Ce n'estoit pas grande merueille,
Si ie chatoüillois ton oreille,
Par vn discours plus doux que laict,
Que m'inspiroit ton beau pourtraict.
Ie ne trouue plus si estrange,
Que lors que ie parlois d'vn Ange,
Ma poësie parust si belle,
Ayant vn si parfait modelle:
Ie ne pouuois iamais faillir,
Quand j'en eusse eu le desir.
O cruelle, & douce memoire,
Ne me parle plus de la gloire,
D'entretenir vne beauté,
Qui fait nostre felicité.
Cruelle, puisque seulement,
Ce qu'autresfois m'estoit present,
Tu me le fais voir en idée,
Ie veux dire ma bien aymée.
Douce, qu'en me voyant souffrir,
Tu me permets le souuenir.
Que ie deteste les Autheurs,
Qui sont cause de mes douleurs,
Plus pour ma belle Maistresse,
Que pour le pain de Gonesse.
Ha cruels! ha sanguinaires!
Si vous aymez si fort les guerres,
Allez porter ailleurs vos armes:
Faites déloger vos gensd'armes,
Le Dieu d'Amour dans ses combats,
N'a que faire de coutelas.
Mais, qu'est-ce, bon Dieu, que j'entens?
Ne me trompez vous point mes sens?
L'on crie que la Paix est faite,
Que tout le monde s'appreste,
A rendre graces au Tout-puissant,
Adieu, j'y cours en finissant.

FIN.